

Ce qu'était le camp de concentration
de FLOSSENBÜRG

Récit dédié à mes camarades
rescapés de cet enfer
&
aux Familles de DISPARUS

objet du colloque du 20 juin 2005
à l'ASSEMBLÉE NATIONALE

Par Pierre EUDES
n° 9674 de Flossenbürg

Ancien agent de liaison & renseignements
de « Ceux de la Libération »

Co. de la Légion d' Honneur

CE QU'ETAIT LE CAMP de CONCENTRATION de FLOSSENBÜRG

Ce camp, contrairement à ceux de BUCHENWALD, DACHAU, MAUTHAUSEN et beaucoup d'autres, est très peu connu du grand public, bien que sa réputation de terreur soit bien établie dans le monde de la déportation.

Il a été construit en avril 1938, par un kommando venu du camp de DACHAU. Il était prévu initialement pour interner les condamnés de droit -commun allemands qui encombraient les prisons, et par la suite il a accueilli les opposants au régime nazi. Il est situé dans l'Oberpfalz, c'est-à-dire dans le Haut-Palatinat bavarois, à quelques kilomètres de la frontière tchèque et à 800 mètres d'altitude, loin de toute grande ville.

Sa capacité, en huit années d'existence, est passée de 1 600 détenus à l'origine à 15 000 à la chute du nazisme, pour absorber les adversaires du régime, aussi bien les nationaux que les étrangers provenant des nations occupées.

Les droit-commun, premiers occupants du camp de détenus, sont devenus les kapos du camp de concentration dans son extension internationale, et ont exercé leur compétence de meurtriers vis-à-vis des étrangers sur lesquels ils avaient, sans que ce soit écrit, le droit de vie et de mort.

Environ 6 000 Français ont connu ce camp, dont plus de 900 femmes, qui ont été détenues dans les kommandos féminins extérieurs, qui y étaient rattachés.

On comptait 95 kommandos d'hommes et femmes, dépendant de FLOSSENBÜRG, dont 69 situés en Allemagne et 26 en Tchécoslovaquie, qui était limitrophe.

On estime à environ 100 000 personnes de toutes nationalités passées par Flossenbürg et kommandos, parmi lesquelles 30 000 y périrent.

Comme dans tous les camps de concentration, les déportés étaient contraints au travail forcé. A Flossenbürg ce travail imposé tournait autour de deux grands axes : d'une part de l'industrie de guerre avec un kommando des usines MESSERCHMITT, c'est-à-dire l'aéronautique, implanté à côté du camp, et d'autre part les travaux du sol avec la carrière de granit présente à la lisière du camp et exploitée par les déportés sous la matraque des S.S. et des kapos, puis les travaux de routes, de forage de tunnels...

Ces deux activités absorbaient la presque totalité des détenus du camp, et en tuaient un grand nombre par la façon dont ils étaient traités : l'intensité et les difficultés d'un travail pénible, les coups, le manque de soins pour les blessés et les malades, les épidémies, non contrôlées et non combattues, la nourriture très médiocre et tout à fait insuffisante, comme dans tous les camps de concentration du reste, et d'une manière générale la discipline insupportable à laquelle nous étions astreints. C'était le règne de la TERREUR et de la CRUAUTE.

Outre son rôle de camp de concentration (K.L. : Konzentration LAGER), Flossenbürg servit également de lieu secret pour l'exécution d'adversaires du régime, tant civils que militaires allemands, de prisonniers de guerre russes que de travailleurs des pays de l'Est.

Ainsi l'amiral Wilhelm CANARIS, le pasteur Dietrich BONHOEFFER, le major-général Hans OSTER et bien d'autres Allemands célèbres y périrent, soit par la corde, soit par fusillade. Il y avait du reste une prison dans l'enceinte du camp, qui était toujours pleine. Pour ceux qui provenaient du camp, accusés de sabotage dans le travail ou de tentative d'évasion, c'était leur dernière station avant l'exécution et le crématoire.

Il est bon de savoir qu'il y avait dans le camp un certain nombre d'officiers russes, prisonniers de guerre qui eux n'avaient pas droit aux stalags ni aux offlags. Alors ils ont été appelés, par groupes, avant l'arrivée des Alliés, emmenés en forêt et abattus à la mitrailleuse, jusqu'au dernier.

Il est à noter, pour les Français, qu'aucun convoi en provenance de France, que ce soit de Compiègne, camp de regroupement à la sortie des prisons, ou autres lieux, n'est arrivé directement au camp de Flossenbürg. Tous les Français qui y sont passés ont séjourné plusieurs mois, comme ce fut mon cas. Ils venaient d'autres camps allemands. Ainsi, j'ai connu AUSCHWITZ et BUCHENWALD, avant FLOSSENBÜRG.

Il y eut à Flossenbürg, entre les années 1940 à 1942, une minorité de Juifs allemands qui étaient particulièrement surveillés et visés. A la moindre incartade, ils étaient abattus. Ainsi, on notait au 31 décembre 1942, dans les statistiques du Reichsführer S.S. :

Entrées des Juifs :	80
Élargissements :	2
Décès :	78
Présents :	néant

Par contre, en 1941 et 1942, mille cinq cents Polonais de toutes origines, plus un convoi de 583 résistants et partisans, furent déportés à Flossenbürg et éliminés très rapidement. On trouve dans 182 actes de décès cette mention : « Exécuté sur ordre du Reichsführer S.S. ». Les exécutions avaient lieu dans le petit vallon situé à côté du crématoire, en contrebas du camp, et servant de champ de tir aux S.S.

Il y a eu comme cela des centaines d'actes criminels qui ont été, ou non, enregistrés pendant les sept années d'existence du camp, c'est-à-dire de 1939 à 1945.

Des récits d'actes de ce genre, on pourrait en remplir des pages qui déborderaient le laps de temps qui nous est alloué pour parler de ce camp. Alors, nous allons évoquer les noms des commandants du camp qui se sont succédé pendant ces sept années, lesquels ont contribué, chacun leur tour, à transformer le camp en enfer.

Ces personnages étaient de vrais nazis, de vrais S.S. aux ordres stricts du parti et d'Heinrich HIMMLER, grand maître de la discipline du nazisme criminel, lequel est venu visiter le camp de Flossenbürg au printemps 1940. A l'époque, on comptait 2 500 détenus.

Il y eut en tout cinq commandants en 7 ans. Le titre en allemand est :
S.S. STURMBANNFUHRER.

Les quatre premiers :

- Jacob WEISEBORN,
- Karl KUNSTLER ,
- Karl FRITZSCH,
- Egon ZILL,

n'ont pas été connus des déportés français que nous étions, mais bien sûr une solide réputation de rigueur, et même de terreur, entoura chacun d'eux.

Seul le cinquième et dernier, dont la nomination à ce poste coïncida avec l'arrivée des premiers Français en 1943, fut bien connu et « apprécié », si l'on peut dire, de nos compatriotes. Il se nommait :

- Max KOEGEL,

Il ne laissait passer aucune occasion pour punir les détenus, afin d'imposer une règle disciplinaire rigoureuse, mais le manque d'organisation de son état-major, et l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture, permirent l'irruption de graves épidémies dans le camp comme le typhus et la dysenterie, qui firent de gros ravages et coûtèrent la vie à des milliers de détenus.

Pour finir, il élabore à l'approche des Alliés un mauvais plan d'évacuation du camp, ce qui coûta la vie à des milliers de déportés.

Il réussit à disparaître à la chute du nazisme, et se camoufla chez un agriculteur. Là, il fut reconnu par un agent du C.I.C. américain et arrêté. Mis en prison, il se suicida dans sa cellule.

Enfin, il faut savoir que les nombreux effectifs de détenus procurèrent, par la location de main-d'œuvre de déportés à des entreprises diverses, des fonds très importants à l'administration pénitentiaire nazie. Ainsi, pour le mois de décembre 1944, le camp de Flossenbürg retira environ 3,7 millions de Reichmarks de la seule location de la main-d'œuvre déportée. Il en était de même pour tous les autres K.L. allemands.

Le centre de soins :

Comme tous les autres K.L., Flossenbürg possédait un REVIER, c'est-à-dire une infirmerie qui était dirigée par un médecin nazi.

Après avoir eu au tout début un vrai et excellent médecin appliquant strictement les règles de la médecine, et s'opposant aux ordres contraires au droit, notamment les exécutions de détenus, le docteur BAADER se porta volontaire pour le front, et quitta ce poste. Après son départ, il y eut une succession de médecins qui firent tous tort et honte à la vraie médecine, telle que la concevait le docteur BAADER.

Nous en arrivons au fameux docteur S.S. Henrich SCHMITZ, bien connu de tous les Français passés par Flossenbürg, et dont la réputation a franchi toutes les frontières. C'était un maniaco-dépressif qu'HIMMLER a imposé pour diriger le REVIER de Flossenbürg. Sa grande « spécialité » était le maniement du bistouri pour toutes les expériences qui lui passaient par la tête, sur n'importe quel sujet qui lui tombait sous la main. Les amputations avaient sa prédilection. Dire la mortalité qui s'en suivait automatiquement serait inutile. Deuxième spécialité : l'euthanasie par injections de phénol. On estime à plus de 500 le nombre de sujets qui ont été victimes de sa seringue mortelle.

A côté de ce maniaque du bistouri et de la seringue, il y avait, pour essayer de soigner au mieux les vrais malades, une équipe de médecins français déportés, sympathiques, dévoués, essayant de faire des miracles avec le peu de moyens et de médicaments dont ils disposaient, et que chacun qui avait besoin venait consulter presque en cachette. Je veux nommer mes camarades médecins : Michel BOMMELAER, Jacques MICHELIN, Alain LEGEAIS, Alexandre BERJONNEAU, Henri PELLET et le dentiste René TRAPP. Tous à ma connaissance ont disparu, sauf Jacques MICHELIN, qui réside à Paris.

Les activités du Lagerbunker (prison du camp) : après le débarquement américain en Normandie, et l'avance des Alliés libérant le territoire français, les exécutions se multipliaient à la prison. Entre avril 1944 et avril 1945, environ 1 500 personnes ont été exécutées soit par pendaison, soit fusillées. C'est ainsi que le 12 juin 1944 un major canadien et un officier anglais furent fusillés, tandis que, le 29 mars 1945, 13 officiers alliés, largués sur la Normandie juste avant le grand débarquement et fait prisonniers, furent pendus (il s'agissait d'un Américain, un Canadien, six Britanniques et sept officiers français et belges). Un certain nombre d'Allemands, opposés au nazisme, périrent également par pendaison, sur ordre de HIMMLER. Il est bon de rappeler que de nombreux otages de marque ou détenus d'honneur firent un séjour à la prison de Flossenbürg avant d'être dirigés vers des résidences plus confortables. Parmi ceux-ci, citons :

- le docteur Kurt SCHUSCHNIG, ancien chancelier fédéral d'Autriche, ainsi que sa femme et sa fille de 4 ans,
- le docteur Hjalmar SCHACHT, ancien ministre des finances d'Hitler,

- le generaloberst Franz HALDER, chef d'état-major allemand jusqu'en 1942,
- le prince Albert de BAVIERE, avec 12 membres de sa famille (ils étaient logés dans une maison voisine de la prison),
- le prince Philippe de HESSE,
- Jörgen MOGENSEN, vice-consul danois.

D'autre part des membres de la famille royale belge :

- le roi Léopold III ; le futur Roi Baudouin, les princesses Joséphine Charlotte et de Rethy, ainsi que le prince Albert ont été les prisonniers des nazis, dans des résidences qui étaient sous la dépendance du camp de Flossenbürg.

Et maintenant, ayons une pensée pour ces Françaises résistantes, ayant commis un sabotage à HOLLEISCHEN et pendues le 13 avril 1945 à Flossenbürg. Il s'agit de :

- Hélène LIGNIER, matricule 50 414 ,
- Noémie SUCHET, matricule 50 279,
- Simone MICHEL-LEVY, matricule 50 422, qui sera faite Compagnon de la Libération.

Et pour ces autres Français, fusillés au bunker le 29 mars 1945 :

- Max FOX et Jean WORMS, ainsi que cinq autres de leurs compagnons, dont les noms resteront inconnus. Ils appartenaient tous à d'importants réseaux de Résistance française.

Et n'oublions pas non plus tous ces braves inconnus et inconnues, résistants, maquisards, NN = Nacht und Nebel (nuit et brouillard) et autres disparus dans la carrière, au revier ou sur les routes de la mort.

Voici donc ce qui se passait au camp de concentration de Flossenbürg, tel que nous l'avons connu et vécu, à partir de 1943.

Avant d'évoquer l'évacuation du camp à l'approche de la IIIème armée américaine du général PATTON, je veux décrire une image très forte qui s'est passée au camp, à la Noël 1944:

Les centaines de détenus qui avaient passé leur journée du 23 décembre 1944, dans les kommandos extérieurs, mais voisins du camp, c'est-à-dire les galériens de la carrière, et tous ceux des ateliers MESSERSCHMITT, qu'on appelait le kommando 2004, en pénétrant à la tombée de la nuit dans le camp, par la grande place d'appel, furent saisis par une présence inhabituelle au camp. Un magnifique arbre de Noël, un vrai sapin d'une dizaine de mètres de hauteur, tout enrubanné de guirlandes lumineuses multicolores, avait été

dressé, à l'entrée de la place d'appel, dans la journée. Chacun se disait à sa façon : « Comment nos tortionnaires se permettent-ils d'évoquer Noël, au milieu de leurs crimes ! Ce n'est pas vrai ! Ils ont été touchés par la grâce divine !!! » Sans pouvoir s'arrêter pour le contempler, chacun gravit l'escalier monumental qui conduit vers les blocs de couchage, et où les attend le « repas » du soir, constitué d'un morceau de boule de pain, une portion de charcuterie synthétique ou de fromage, et une gamelle de boisson chaude genre tisane. Puis après la distribution et une petite pause d'une demi-heure, chacun retrouve sa place dans son châlit habituel, pour passer une nuit réparatrice des fatigues de la journée... A cinq heures et demie, la sonnette habituelle et les cris de Auf-stehen retentissent pour que tout le monde se lève, s'habille et se range en file par cinq sur la plate-forme de la baraque servant de place d'appel. Un S.S. vient compter et recompter pour constater que tout le monde est là, sauf les deux ou trois morts de la nuit qui ont été déposés dans le waschraum (salle d'eau) et qu'il faut donc ajouter. Puis le frühstück (petit-déjeuner) est servi : une gamelle d'ersatz de café et un morceau de pain.

Alors un ordre bref, tout le monde descend en rang et s'aligne sur la place d'appel du camp, face au sapin entrevu la veille. Mais, oh ! surprise ! pendant la nuit, neuf potences ont été érigées autour de l'arbre de Noël, tout illuminé, ainsi que neuf chevalets.

Tout le monde étant immobile, dans un silence pesant, neuf détenus, les mains liées derrière le dos, sont amenés, chacun entre deux S.S.

On leur délie les mains, les fait déshabiller jusqu'à la ceinture, devant chaque chevalet sur lequel ils se courbent, et cinquante coups de schlague sont administrés à chacun. Puis, un par un, ils sont amenés chacun au pied d'une potence devant laquelle ont été placés deux tabourets.

Chaque condamné monte sur un tabouret, un préposé au supplice monte sur le deuxième, passe la boucle de la corde autour du cou du condamné, redescend et enlève les deux tabourets, tandis que le supplicié se balance, dans un dernier hoquet, pour rendre son âme à Dieu.

Cette scène se passait le 24 décembre 1944, donc la veille de Noël au camp de concentration de Flossenbürg, de sinistre réputation !

Et maintenant, revenons aux derniers jours du camp, c'est-à-dire à partir du 15 avril 1945, alors que le camp est survolé constamment par les avions des Alliés qui, à leur tour, envahissent l'Allemagne, libérant ainsi les pays qui se sont trouvés sous le joug nazi pendant presque cinq ans.

A mesure que les troupes alliées se dirigent vers un camp, celui-ci est évacué vers un autre dans des conditions plus qu'inhumaines, entourés de S.S. l'arme sous le bras, abattant sans pitié celui qui traîne ou s'arrête épuisé pour reprendre son souffle.

Avant sa propre évacuation, le camp de Flossenbürg avait récupéré un certain nombre de convois d'évacués, notamment ceux venant de BUCHENWALD, estimés à environ trois mille détenus.

Notre tour d'évacuer le camp était tout proche. Alors la direction du camp employa une dernière manœuvre pour rendre non identifiables les hommes qu'elle savait qu'elle abattrait dans cet exode. Notre identité était faite par un numéro noir sur fond blanc avec le triangle rouge et la lettre de nationalité que nous portions tous sur la poitrine et au dessus de la poche gauche du pantalon. Le répertoire du camp permettait de savoir qui portait ce numéro. Alors, la direction du camp fit distribuer à chacun un numéro noir, sur fond rouge, sans triangle, ni lettre de nationalité, avec ordre d'enlever le numéro d'origine et coudre ce nouveau qui ne comportait pas d'archives correspondantes, de sorte que les corps ramassés sur la route n'étaient plus identifiables. Un pressentiment me fit penser à cette conséquence. Alors je laisse mon numéro d'origine et couds le faux par-dessus le premier sans que cela se voit. J'avais donc, en cas d'assassinat, une chance d'être identifié. J'informais de cette manœuvre quelques camarades qui en firent autant. Après notre libération, j'ai récupéré ces deux numéros, le blanc et le rouge que je conserve comme reliques.

Le lendemain de ce changement d'immatriculation, c'était le 20 avril, commence l'évacuation du camp.

Des convois constitués en regroupant plusieurs numéros de blocks, quatre colonnes, trois de 4 000 hommes environ, et la quatrième de 2 600 hommes, sont formés. La première colonne démarre à 9 heures du matin, la seconde à midi, la troisième à 16 heures et la dernière, dans laquelle se trouvait mon block, vers 17 heures.

Toutes ces colonnes se dirigent vers le sud, ayant pour objectif de rallier soit le camp de DACHAU, situé en Bavière sud, à proximité de Munich, soit un éventuel « réduit alpin ». Toutes ne prennent donc pas le même itinéraire. Ainsi, la première colonne descendant plein sud a été libérée par les troupes américaines qui fonçaient vers l'est.

La deuxième qui obliquait vers l'est, vers CHAM, a été libérée aux alentours de UNTERTRAUBENBACH. La troisième qui obliquait vers l'ouest a atteint DACHAU, et la quatrième dans laquelle je me trouvais a été libérée le lundi matin 23 avril à WETTERFELD, à l'orée d'une colline boisée où nous avons passé la nuit. On entendait depuis un bon moment le bruit des troupes alliées se rapprochant, et les avions qui nous survolaient. C'est alors que les S.S. qui nous gardaient, pris de panique, nous abandonnèrent, se regroupèrent sur la route, montant dans les camions qui se présentaient, et fuyèrent en direction de la frontière tchèque.

Un certain temps après cette panique et cette fuite, peut être une demi-heure, les premiers véhicules américains arrivent sur notre lieu de stationnement. Des militaires descendent des véhicules et nous interrogent pour savoir qui nous étions, d'où nous venions. Il nous conseillèrent d'aller nous ravitailler dans les

fermes qui nous entouraient et d' y passer la nuit dans les granges, nous assurant que des camions militaires viendraient dès le lendemain nous prendre en charge. Ce qui se fit effectivement.

Après leur départ, une colonne très importante d' engins de toutes sortes traversa notre lieu de cantonnement et fila vers l' est.

Quand tout fut terminé, nous aperçûmes, le long d'un mur, des Russes de notre colonne qu'avaient pu attraper des kapos et deux militaires S.S,qu'ils étaient en train de lyncher sous les cris de leurs victimes.

Le lendemain donc, des camions américains nous ont pris en charge et conduits à la ville prochaine : CHAM, qui était à une dizaine de kilomètres. Là, nous fûmes répartis dans des centres d' accueil, où nous attendîmes environ deux semaines pour être rapatriés vers notre pays.

D'après les statistiques, très difficiles à établir et vérifier, il y eut environ 14 800 déportés mis sur la route, dans ces quatre colonnes, et environ la moitié, soit plus de 7 000, ont été abattus d' une balle dans la nuque ou dans le coeur, parce que devenus incapables de marcher. Les ordres des S.S. étaient stricts : il ne fallait laisser personne en liberté derrière nous !

Cette route de l'évacuation est donc semée de tombes, de monuments, de stèles rappelant ce massacre, et porte bien son nom de : « route de la mort ».

Par contre, un peu plus de 1 500 malades ou impotents sont restés au camp, avec la crainte d' un dernier carnage général, mais, Dieu merci, les troupes américaines sont arrivées à temps, le 23 avril, évitant ainsi ce massacre.

Ainsi s' achève ce drame du camp de Flossenbürg. Presque tous les autres camps en ont connu de semblables, et que, soixante ans après, les survivants dont nous sommes ne peuvent oublier ! Une pensée particulière va en cette circonstance vers tous nos camarades qui ont sombré dans cette tourmente.

Pierre EUDES
N° 9674 de Flossenbürg
Agent de liaison & renseignements de
« Ceux de la libération »
Co. de la Légion d'Honneur

Redde Caesari quae sunt... J' ai puisé dans les travaux de Toni Siegert, traduits par Pierre Volmer, et de Robert Deneri et François Perrot, pour étoffer ce récit que je dédis à mes camarades rescapés et aux familles de ceux disparus.

LA CHAPELLE DE LA DÉPORTATION A SAINT ROCH

« Ils n'ont pas de tombe et leurs cendres se sont mêlées les unes les autres en ces terres étrangères, en ces terres de leur dernier sacrifice. » Les familles de résistants, d'otages et de déportés se sentaient comme dépossédées du souvenir de celui ou de celle qui, un jour, avait été arrêté et qu'elles n'ont plus jamais revu.

C'est ainsi qu'est née cette chapelle des déportés de l'église Saint-Roch. Enchâssées dans le mur, se trouvent dix urnes contenant des cendres et un peu de terre de chacun de ces camps, une présence et un rappel symbolique pour ceux et celles qui viennent prier en ce lieu de mémoire.

A gauche, une plaque discrète rappelle le P. Jean-Louis Courcel, vicaire à Saint-Roch, lui aussi résistant, déporté et mort dans un des kommandos de Dora.

La chapelle est née de la concertation des associations de déportés afin que soit réalisé un lieu de recueillement et de prière. Geneviève Anthonioz de Gaulle s'en ouvrit au Général de Gaulle qui était en accord avec le Chancelier Konrad Adenauer pour la création d'un lieu chrétien qui soit un lieu de mémoire et de réconciliation. Chrétien convaincu, le chancelier, en évoquant Saint-Roch, ne dira-t-il pas un jour : *« J'ai bien quelque droit sur cette chapelle. »*

De son côté, Mme Irène de Lipkowski, la présidente de l'Association nationale des familles de résistants et d'otages morts pour la France (A.N.F.R.O.M.F.) donnait tout son dynamisme pour que ce projet prenne corps.

Ces concertations vont aboutir à une demande précise adressée le 2 mai 1949, au directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Une église centrale, d'accès facile, est souhaitée. Le 28 septembre 1951, la Ville de Paris donne son accord pour Saint-Roch, accord confirmé le 24 mars 1952 par la Direction de l'architecture.

Mgr Leclerc bénit ce mémorial en novembre 1953. Autour des familles et des compagnons des disparus de nombreuses personnalités sont là : M. André Mutter, ministre des Anciens Combattants et Victimes de guerre, des parlementaires, Irène de Lipkowski, Geneviève Anthonioz-de-Gaulle, Edmond Michelet, Rémy Roure, le professeur Henri Mazeaud, et bien d'autres.

Le P. Riquet, dans son homélie, évoque *« toutes ces vies qui sont là, réduites à cette poignée de cendres dans la chapelle. Devant cela, le chrétien ne sera pas un désespéré. Dans ces camps où le souci du croûton quotidien pouvait rétrécir les coeurs, aucun chrétien n'a été déçu par sa foi. »*

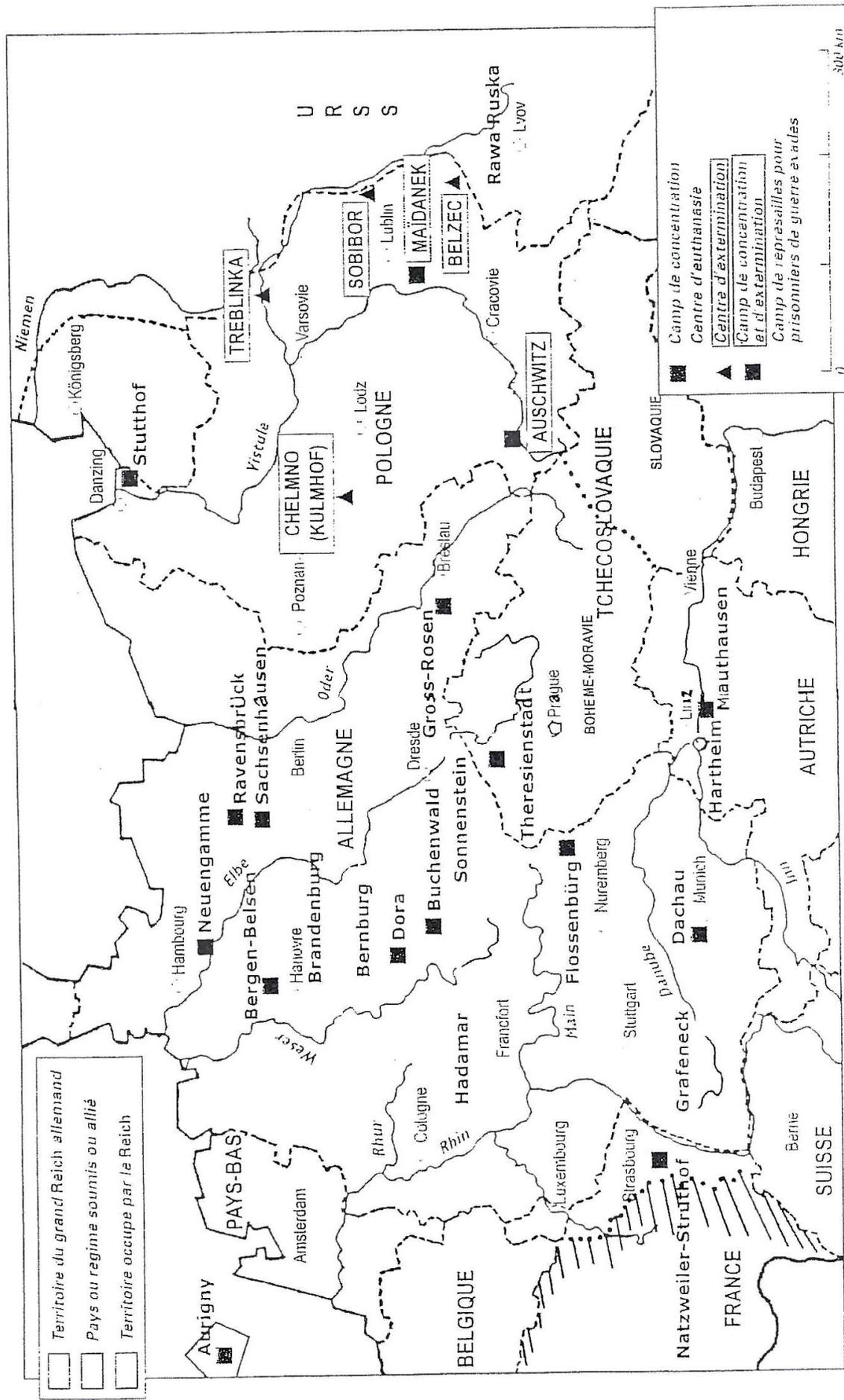
Beaucoup de déportés et de résistants de la région parisienne souhaitent que soit célébrée à Saint Roch la messe de leur enterrement, sur le chemin de leur dernière demeure terrestre, non loin de ceux qui les ont précédés en sacrifiant leur vie pour la liberté et la paix.

« Seigneur, fais de nous des artisans de paix » ...

Eglise Saint Roch
296 rue Saint Honoré
75001 Paris



Carte des principaux camps de concentration, centres d'euthanasie et centres d'extermination ouverts par le régime nazi



UNADIF& FNDIR

Association de FLOSSENBÜRG
& KOMMANDOS

Comité d'Action de la Résistance
(C.A.R)

Fondation pour la Mémoire de
la Déportation

Fondation de la Résistance